

EPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE
HISTOIRE

<p style="text-align: center;">Sujet : Enseigner « Guerres mondiales et espoirs de paix » en classe de première</p>

I-Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A** : Extraits du programme d'enseignement d'histoire-géographie, classe de première, B.O. spécial n°9 du 30 septembre 2010, et de la fiche Eduscol.
- **Document B** : Manuel d'histoire de classe de première L/ES/S, Frédéric Besset, Michaël Navarro, Raphaël Spina (dir.), Paris, Hachette, 2015, p. 92-93.
- **Document C** : Manuel d'histoire de classe de première L/ES/S, Marielle Chevalier, Xaxier Lapray (dir.), Paris, Hatier, 2015, p. 66-67.

II-Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D** : Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, « Vers une histoire culturelle de la première guerre mondiale », *Vingtième siècle*, 1994/1, p. 5-9.
- **Document E** : Laurence De Cock, « Les commémorations à l'école empêchent-elles de faire de l'histoire ? L'exemple de la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2016/3 (N°121-122), p. 59-66.

Document A : Extraits du programme d'enseignement d'histoire-géographie, classe de première ES-L, B.O. spécial n°9 du 30 septembre 2010, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

Thème 2 - La guerre au XXème siècle

Question	Mise en œuvre
Guerres mondiales et espoirs de paix	<ul style="list-style-type: none">- La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale- La Seconde Guerre mondiale : guerre d'anéantissement et génocide des Juifs et des Tziganes- Les espoirs d'un ordre mondial au lendemain des conflits : la SDN et l'ONU

Extraits de la fiche Eduscol

PROBLEMATIQUES

Le thème général invite à articuler deux interrogations pour comprendre l'organisation du monde au XXe siècle. Il s'agit dans la première question d'étudier **la manière dont les deux conflits mondiaux témoignent de l'entrée dans l'ère de la « guerre totale », aboutissant à la prise de conscience progressive de la nécessité d'une régulation mondiale pour préserver la paix** et à la création des conditions nécessaires à cette régulation. [...]

Pour chaque conflit, **la guerre est abordée en privilégiant la place des hommes** et en s'interrogeant, à partir du sort réservé aux combattants et aux populations, sur les transformations de la nature de la guerre. Au-delà des événements militaires et des bouleversements politiques, l'objectif est donc de montrer comment l'expérience de la « violence de guerre » porte en elle les germes de la transformation des sociétés et des rapports qu'elles entretiennent à l'État. [...]

SUPPORTS D'ETUDE

• La Première Guerre mondiale : l'expérience combattante dans une guerre totale

La Première Guerre mondiale représente une étape essentielle dans la mutation de la guerre au XXe siècle. Le regard est porté sur l'expérience combattante, significative d'un changement de degré et de nature dans la violence, qui doit permettre de mener une approche du concept de guerre totale. Durant cet affrontement marqué par la durée du conflit, par sa dimension industrielle et par une mortalité de masse, ce sont les combattants qui paient le tribut le plus élevé tant sur le plan physique que sur le plan moral, même si de récents travaux ont attiré l'attention sur les souffrances des populations civiles. A travers eux, c'est toute la société qui est bouleversée, phénomène dont certains historiens ont depuis une vingtaine d'années tenté de rendre compte à travers les concepts, certes discutés, de « brutalisation » (ou « ensauvagement ») des sociétés européennes et de « banalisation » de la violence. Sans s'attarder sur le détail des événements, le programme invite à s'appuyer sur quelques cas significatifs (une bataille, un personnage, une année particulière...) pour faire percevoir le basculement dans la guerre totale et les effets de la violence de guerre sur les sociétés [...].

Document D : Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, « Vers une histoire culturelle de la première guerre mondiale », *Vingtième siècle*, 1994/1, p. 5-9.

L'histoire culturelle du conflit devrait sans doute s'orienter vers une réflexion sur la notion même de culture de guerre. Ce qui frappe dans le terme, c'est l'idée d'homogénéité qu'il véhicule, liée au poids écrasant de cette culture sur les sociétés qui ont pris part au conflit. L'expression suppose la rupture, à tout le moins l'examen du degré de rupture entre cette culture spécifique et celle de l'avant-guerre, ainsi que son devenir après 1918. « La culture de guerre de 14-18 », aurore ou crépuscule ? Et sous l'enveloppe trop commode de l'expression, quelles déclinaisons ?

Une des idées centrales de cette historiographie semble bien être que la guerre mondiale a été largement engendrée, dans sa violence radicale, par la culture de guerre elle-même : celle-ci ne serait pas une conséquence de la guerre mais sa véritable matrice. Car la première guerre que l'on peut légitimement qualifier de totale ne fut pas seulement le fruit du blocage stratégique intervenu dès la fin de l'année 1914, de la propagation du conflit, du progrès de la puissance de feu et de la mobilisation économique et sociale des fronts intérieurs. La « totalisation » de la guerre fut très profondément liée à un processus de « brutalisation » du conflit. Quand George Mosse inventa l'expression, il l'entendait bien au sens de « rendre brutal » : comment mieux rendre compte des seuils de violence franchis pendant la guerre, violence du champ de bataille, violence du vocabulaire, celle des intellectuels mais aussi celle révélée par les correspondances d'hommes et de femmes parfois tout récemment alphabétisés, violence sur les civils, enfin ? Cette « brutalisation » a bien sa source dans les représentations, les pratiques, les mentalités. Les sociétés qui ont autant investi, surinvesti, dans le conflit ont en commun un univers culturel auquel se trouvent vite intégrées les sociétés coloniales (Australie, Nouvelle-Zélande, Canada) ou encore très proches de leurs origines européennes (États-Unis). Ainsi, partout, le conflit a été perçu comme vital. Étudier la culture de guerre, ce serait donc se placer au cœur même du conflit. Ce serait « penser la Grande Guerre », la penser dans le siècle et dans le monde tout entier.

Cette culture de guerre, ne peut-on pas la voir comme une eschatologie ? N'est-elle pas l'attente d'un monde meilleur, d'une nouvelle étape de la civilisation (civilisation qui serait d'ailleurs débarrassée du fléau de la guerre : on se bat dans « la guerre qui mettra fin à toutes les guerres »), d'une victoire d'un mode de civilisation supérieur que chacun des deux camps affrontés était persuadé d'incarner ? Et l'on ne peut s'étonner que l'attente d'un nouvel âge d'or donne à tout le conflit une connotation d'ordre religieux, où les ferveurs venues du vieux fonds judéo-chrétien rencontrent celles du patriotisme. A la suite des historiens américains qui ont forgé le concept de religion civile pour ce mélange de pratiques religieuses et patriotiques qui forment le cœur d'une certaine culture des États-Unis, ne peut-on pas parler de religion civile de la Grande Guerre ? Sinon, comment comprendrait-on l'investissement prolongé de tant de millions d'hommes dans le conflit ? Cette « religion de guerre », par la haine qu'elle exprime, est aussi « guerre de religion », croisade. L'adversaire, en effet, n'incarnait pas seulement une menace contre une ou plusieurs nations, mais une menace contre une certaine conception de l'homme et de la civilisation. Les enjeux étaient posés en termes de vie et de mort, celle de l'individu, de la famille, de la patrie dans son essence même, de la nation et de la liberté.

Document E : Laurence De Cock, « Les commémorations à l'école empêchent-elles de faire de l'histoire ? L'exemple de la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2016/3 (N°121-122), p. 59-66.

La Première Guerre mondiale n'est pas en reste. Il n'a pas fallu attendre la commémoration du Centenaire pour qu'elle fasse l'objet d'une appropriation mémorielle à l'école. [...] Surtout, il corrèle l'hommage aux soldats à la fois au civisme et à « la vie politique française », dépassant en cela toutes les injonctions morales et civiques précédentes pour amarrer la fonction commémorative au champ politique contemporain. Les circulaires commémoratives peuvent se lire comme des « *éducations aux souvenirs* », à la manière de l'inflation des « *éducations à* » dans l'école. De la sorte, elles sous-tendent une autre forme de conscientisation historique que celle du cours d'histoire qui apprend à regarder, comprendre et écrire le passé.

Le rituel commémoratif risque alors d'opérer une naturalisation du savoir historique contraire à ce que l'on devrait attendre d'une didactique critique de l'histoire qui assume le caractère construit et situé des savoirs. La commémoration empêche potentiellement la multiplicité des interprétations et, de ce point de vue, s'insère dans un cadre a priori acritique.

Il est souvent fait le reproche à la mémoire de privilégier l'émotion et d'empêcher l'intelligibilité objective des faits ; mais nous postulons que ce n'est pas tant la dimension affective ou sensible qui risquerait de faire écran à l'apprentissage de l'histoire par la commémoration, mais plutôt son ancrage dans un paradigme de vérité quasi officielle. [...]

Nous faisons l'hypothèse qu'il se joue ici une injonction paradoxale entre l'encouragement à l'inventivité et aux pédagogies actives telles que décrites plus haut, et le discours qui s'empare de l'école depuis janvier 2015 et tourne ses missions vers les valeurs de la République, surinvestissant en cela la finalité civique de l'enseignement de l'histoire au risque de développer parfois un discours d'autorité. L'année 2016 correspond en outre à la commémoration plus ciblée des batailles de Verdun et de la Somme. Qualifiée de « deuxième temps fort du cycle commémoratif », 2016 est l'occasion, rappelle la Mission du centenaire, d'ouvrir les projets à l'international, de commémorer les deux guerres mais aussi d'« *inscrire les commémorations de la Première Guerre mondiale dans la mobilisation de l'école pour les valeurs de la République* ». [...]

Le Centenaire, et surtout Verdun, deviennent le support d'un rappel systématique des valeurs de la République et, au discours empathique de communion, se superpose désormais l'urgence de la lutte contre les discriminations. On s'éloigne ici à grand pas de l'histoire de la guerre, et même de la vérité historique si l'on s'en tient au discours tenu sur les troupes coloniales ou même sur l'absence de racisme dans les tranchées. On peut donc parler d'inflexion tant la commémoration prend place désormais dans le grand plan de reconquête des valeurs. [...]

Le projet « 4 000 jeunes pour Verdun ? » réunit près de 3 000 élèves français et 1 000 élèves allemands. Très médiatisé, ce projet a d'ailleurs donné lieu à une polémique autour de l'idée de les faire courir entre les tombes, ce qui a indigné une partie de la droite et de l'extrême-droite. Quoi que l'on pense de cette scénographie, il y est de toute façon bien peu question d'histoire. Les rituels commémoratifs ont totalement supplanté l'intelligence historique de la bataille de Verdun.